

APPEL À CONTRIBUTION

Vous voulez crier à nos côtés ?

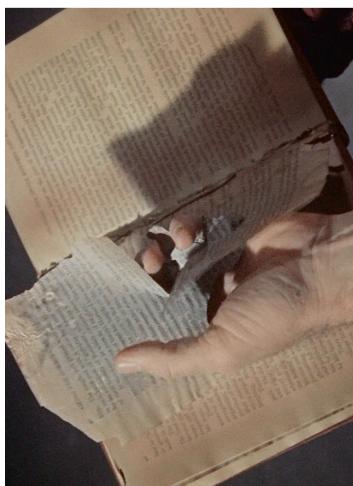
Partagez vos textes (5 000 signes maximum), dessins, jeux, photos, vidéos sous le hashtag #KillTheDarlingfanzine ou écrivez-nous à l'adresse suivante : killthedarlingfanzine@gmail.com

Chaque semaine, l'une de ces productions sera publiée dans les pages du fanzine.

P.S. : n'oubliez pas de tirer votre proposition !



Logan's Run, Michael Anderson, 1976



The Time Machine, George Pal, 1960

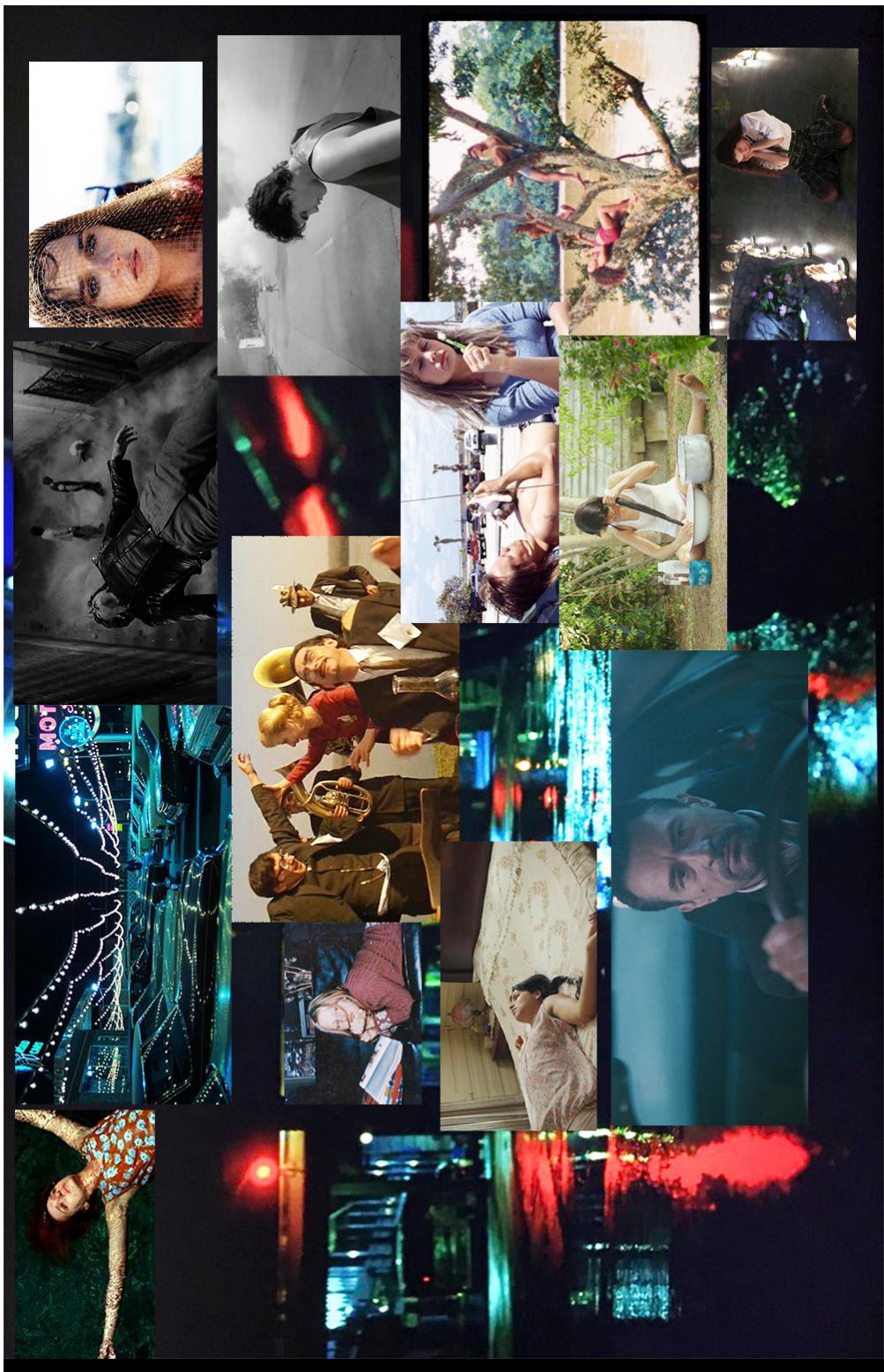
APPEL À ARCHIVE

En vue de la préparation d'un numéro spécial, nous sommes à la recherche de tout document d'archives ou témoignages (photographies ou autres) sur l'histoire du cinéma La Clef depuis sa création.

Vous pouvez nous les adresser par courrier au 34, rue Daubenton, 75005 Paris, ou par mail à l'adresse suivante : killthedarlingfanzine@gmail.com

P.S. : n'oubliez pas de nous préciser leur provenance et/ou auteur.e.s

Logan's Run, Michael Anderson, 1976



ÉDITO

À quoi ressemblerait un monde où toutes les images seraient soumises au pouvoir ?

The Time Machine, George Pal, 1960

Depuis le 20 Septembre 2019, l'association Home Cinéma occupe le cinéma La Clef pour qu'il reste un cinéma associatif avec une programmation indépendante !

Comment représenter le monde dans une société qui aurait banni toute image qui ne sert pas à provoquer la consommation en masse ?

FEUILLE DE ROUTE

pour un journal de bord à recomposer

Vendredi 13 mars 2020

Début mars... Après de longues tractations avec Antoine D. et Paola R. des *Cahiers du cinéma* pour organiser une séance dédiée à l'équipe en passe de se faire racheter (par vingt actionnaires), et perdre l'indépendance emblématique de la revue culte de la cinéphilie française, nous décidons enfin d'une date : le vendredi 13 mars. Stéphane Delorme, son rédacteur en chef, choisit le film : *Over the Edge* de Jonathan Kaplan. Le jour même, un vendredi 13 donc et en journée, Victor, inquiet, me raconte toutes les problématiques liées au Covid-19 et en appelle à ma clairvoyance. À sa grande surprise, je ne minimise pas ce que ce nouveau fléau représente et décide en conséquence, avec la complicité de quelques occupant·e·s, d'annuler toutes nos séances avant même l'instauration d'un confinement par le gouvernement.



Over the Edge, Jonathan Kaplan, 1979

Vendredi 13 mars sonnera le glas de nos séances quotidiennes. Pour la première fois de l'occupation, nous avons donc décidé de couper court à ce battement de cœur régulier et tonitruant d'un cinéma fragilisé, mais réactivé par nos forces vives. La séance dédiée au *Cahiers* sera donc la dernière avant l'éventuelle reprise des séances des mois plus tard (juin !?)... J'avais préparé un speech pour présenter la séance emblématique de la revue culte, mais je ne me doutais pas qu'il concernerait aussi la pénurie culturelle à venir ainsi que notre rachat postérieur par les malfrats du Groupe SOS. Gautier et moi cédions au sens pratique de Victor B., grand manitou des événements importants à organiser, même à la dernière minute. La séance des *Cahiers* ainsi qu'Home Cinéma lui doivent beaucoup.

Et notamment la fête en comité restreint qui s'ensuivit et qui, encore aujourd'hui, marque peut-être la dernière où nous fûmes encore suffisamment « naïfs et naïves » pour en jouir pleinement !

Mon speech fut le suivant, et montre bien, je crois, l'état d'esprit solidaire dans lequel nous nous retrouvions avec la revue des *Cahiers* et leur stratégie démissionnaire, qui mettait en valeur leur engagement à l'encontre des nouveaux propriétaires... :

« On ne badine pas avec le cinéma pur et dur. Et je crois que la tragédie du rachat des *Cahiers* en dit suffisamment long pour réagir...

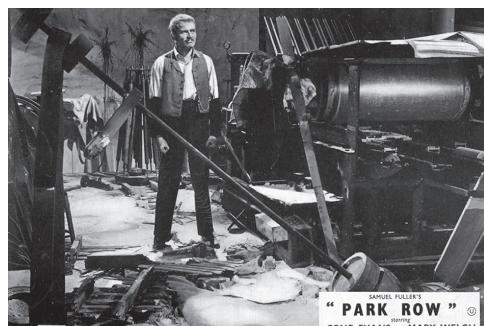
L'Association Home Cinema a réagi quand le cinéma La Clef menaçait de fermer définitivement et a décidé d'occuper celui-ci pour le préserver, au grand dam du propriétaire, des forces de l'ordre et du délibéré féroce de la justice. Quand nous avons appris le rachat des *Cahiers*, une revue dédiée au cinéma connue pour sa singularité, son passé tumultueux, voire son insolence, nous avons également réagi, mais à l'unanimité en faveur de Stéphane Delorme et de son équipe. Ce rachat, c'est celui du bon goût corrupteur, parvenu et opportuniste des nantis qui, au lieu d'avoir de bonnes idées, ont un bon compte en banque. Nous sommes évidemment solidaires avec l'équipe des *Cahiers*, sacrifiée au nom d'une liberté de la presse bafouée ou plutôt ne voulant plus rien dire aujourd'hui. Delorme et son équipe ont la volonté et la beauté d'y croire encore, à l'image du rédacteur en chef du film de Fuller, *Park Row* : "Le monde a besoin d'un rédacteur en chef qui se batte ! Un homme qui ait des idéaux. La joie de travailler pour un idéal, c'est la joie de vivre."

L'Association Home Cinema ne se prénomme pas ainsi pour rien, il s'agit faire du cinéma occupé La Clef non pas un refuge pour nantis, mais un refuge pour cinéastes et cinéphiles malheureusement de plus en plus fragilisés par leurs idéaux qu'ils ont humblement mis en pratique au travers de leurs films ou de leurs textes.

On n'est pas français, on est cinéphiles. On ne parle pas français, la langue latine bien chauvine et phallocrate, on parle cinéma et notre langage est incorruptible. Ce n'est pas une histoire du cinéma despote et bien conventionnelle qui régit nos goûts, c'est un instinct critique que chaque film, bon ou mauvais, aiguise, allié/ lié étroitement à nos expériences personnelles ou communes.

Le choix des *Cahiers* pour *Over the Edge* est une véritable leçon de cinéma, non pas celle pompeuse et institutionnelle de vigueur habituellement, mais relevant d'un caractère unique dans la mesure où celle-ci est immersive, tellement ce film de 1979 fait écho aux *Cahiers du cinéma* ces derniers jours. Vous allez voir des ados, ce sont les pigistes et rédacteurs éternellement jeunes de la revue, qu'on les aime ou pas, qu'ils soient immatures ou insolents, impulsifs ou instinctifs. Et vous allez voir un refuge pour eux dans le film, qu'on peut retrouver aussi au sein du cinéma La Clef occupé,

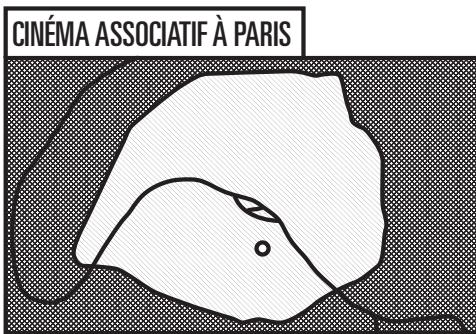
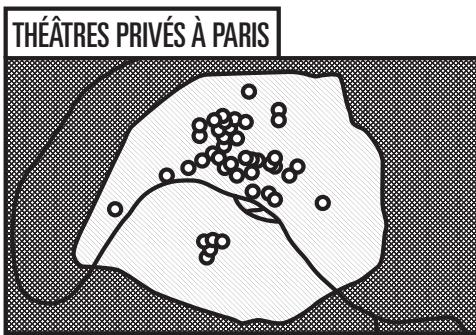
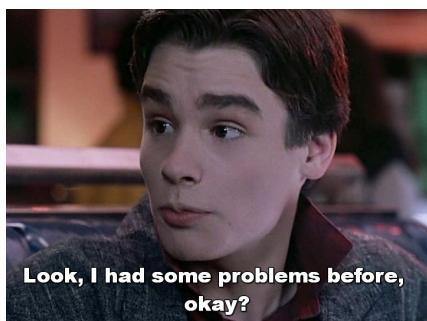
DRÔLE DE RENCONTRE



Park Row, Samuel Fuller, 1952



là où on se réunit pour réfléchir, partager, se disputer et concocter des films, des séances de cinéma ou/et mettre en page chaque numéro...



Affiche placardée un temps au début de l'occupation soulignant la menace du rachat du cinéma La Clef pour en faire un théâtre privé par Serge Sarve / LCJ Editions
© Nayel Zeaiter

vivant d'Aldo Lado qu'on a placardé un temps sur nos panneaux d'affichage extérieur, la voici : "Nous (à savoir les investisseurs corrupteurs et corrompus) asservissons les gens libres pour rester au pouvoir. Les jeunes nous maintiennent en vie. Ils doivent être comme nous, penser comme nous. Les rebelles (nous : Home Cinema, vous, le public et les Cahiers) seront sacrifiés."

Je pense que notre société en a grandement besoin et semble malheureusement de plus en plus donner raison aux propos de Paul Schrader et de James Toback extraits du film de Jean-Baptiste Thoret, *We Blew It*, qu'on a également placardé sur nos panneaux d'affichage à l'entrée du cinéma : "À partir du moment où une société se tourne vers les artistes pour trouver des réponses, l'art devient formidable. L'art est devenu florissant parce que le public en avait besoin. [...]. Je crois qu'on vit un effondrement général des matières artistiques et culturelles. On vit dans une ère technocratique axée sur les affaires."

Et là je m'adresse aux nantis, aux investisseurs corrupteurs et corrompus, remplis de bile jusqu'aux yeux : "Excusez-nous d'être jeunes et sublimes. Votre compte en banque ne pourra jamais acheter notre jeunesse ou s'y substituer. Notre insolence, notre audace vont de pair avec les films que nous défendons, corps et âme ! Nous sommes de la même étoffe !" »

QUI A DIT ?

Qu'est-ce qui est rouge, avide, épargne et qui est coupable de l'extinction du dernier cinéma associatif de Paris pour faire plus de noisettes ?

du CSECEIDF
d'La campagne d'Ile-de-France (les gestions de la Caisse
Le Compte Social et Economique de la Caisse

**« Nous asservissons les gens libres pour rester au pouvoir.
Les jeunes nous maintiennent en vie. Ils doivent être comme nous, penser comme nous.
Les rebelles seront sacrifiés. »**

1. Le SNE-CGC du CSECEIDF
2. Citation extraite du film *Je suis vivant !* d'Aldo Lado ?

C.G. (Remerciements : G.C.)

ACTUALITÉ

Lors de sa séance de vœux du 13 janvier 2021, Anne Hidalgo, maire socialiste de Paris, a prononcé ces mots :

«En 2021, nous soutiendrons, accompagnerons et remettrons les lieux de culture au cœur de notre projet de société.

Au-delà de l'importance de ce secteur dans notre économie, l'intelligence et la création, la culture seule peut nous rappeler à quel point nous sommes proches quelles que soient nos différences. À quel point nos destins sont liés. Et parce que c'est un enjeu démocratique essentiel, la culture doit être accessible et partagée par tous!»

Plus de deux mois après ces propos, et un an et demi après le début de l'occupation du cinéma La Clef par Home Cinéma, la culture alternative parisienne risque de ne pas être «accessible et partagée par tous.» Inaccessible car attaquée par les puissants, via un démantèlement en règle que la Mairie de Paris semble observer et approuver (ou peut-être même encourager?).

Et si partage il y a, il ne s'agit clairement pas d'un partage avec la population, mais plutôt semble-t-il d'un partage des intérêts et des «forces» entre la Mairie de Paris et une chevauchée de puissants organismes commerciaux obnubilés par le pouvoir et le gain financier.

Ces valeurs sont diamétralement opposées à celles prônées par les pratiques citoyennes désintéressées, et le danger qui guette l'univers alternatif est celui de s'en trouver écrasé.

Un exemple très simple. La Clef Revival, La Flèche d'Or, Le Shakirail et le Théâtre de Verre. Quatre noms. Quatre lieux parisiens. Et une crainte commune, à des années lumière de la formule électorale «Paris en Commun» qui n'est autre que le slogan marketing de l'équipe politique élue en juin 2020, à savoir : l'abandon par la municipalité.

Quatre combats différents, mais une même menace qui se profile en 2021 : la disparition de chacun de ces lieux sous leurs formes actuelles.



Scooby-Doo, Raja Gosnell, 2002

Au risque de nous répéter, La Clef Revival attendait l'exercice du droit de préemption par la municipalité qui avait annoncé cette possibilité dans ses engagements de campagne. Finalement, malgré une mobilisation forte incluant un grand nombre de professionnel·le·s, de riverain·e·s, d'associations, en février 2021, la Mairie a silencieusement laissé faire le rachat du bâtiment par le Groupe SOS.

Le Théâtre de Verre, acteur culturel populaire associatif dont l'aventure a démarré en 1998, occupe depuis 2015 l'ancien lycée hôtelier (en bordure de la Place des Fêtes), qui va être transformé en médiathèque. Le Théâtre de Verre a déjà connu une grande itinérance : démarrage à Aligre, puis passage successif dans deux lieux du 10e arrondissement à Strasbourg – Saint-Denis, puis un crochet par le quartier de La Chapelle avant l'emplacement actuel de la Place des Fêtes. Mais en janvier 2021, c'est la douche froide : l'association dispose de trois mois pour quitter l'ancien lycée hôtelier, et pour la première fois aucun relogement adapté n'est proposé par la Ville de Paris.

La Flèche d'Or semblait en bonne voie pour être rachetée par la Mairie de Paris. Son propriétaire actuel, Keys Asset Management, un groupe spécialisé dans le développement et la gestion de fonds d'investissement immobiliers, avait acheté le site en 2018 pour 3,2 millions d'euros. Or, nous apprenons aujourd'hui², que sans avoir fait de travaux majeurs de rénovation, Keys Asset Management compte vendre le bâtiment à la Ville de Paris pour un montant de l'ordre de 5 millions d'euros. Bien loin de l'offre initiale de 3,5 millions d'euros que comptait faire la Mairie....

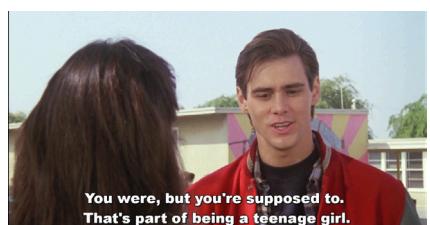
Enfin, implanté depuis dix ans au sein d'un ensemble appartenant à la SNCF et situé au cœur d'un quartier enclavé où la population ne fait pas partie de la plus favorisée de Paris, Le Shakirail n'a pas la certitude que l'accord avec le propriétaire se poursuivra à l'avenir.

Au-delà des spécificités de ces quatre lieux cités, probablement pas les seuls en région parisienne à se trouver dans une telle situation, et malgré des scénarii différents, si rien n'est fait, la possible fin du film, c'est malheureusement la perte de ces lieux et de ces expériences.

Si aucun de ces quatre lieux ne venait à bénéficier d'une portion de l'enveloppe budgétaire de 50 millions d'euros dont dispose l'exécutif parisien pour sauvegarder les lieux de création et de diffusion culturelle lors de ce mandat, la Mairie ne pourra pas affirmer qu'elle place la culture au centre de ses priorités.

Pour finir sur une note d'espoir, à Paris, mais aussi ailleurs en France et en Europe, tant qu'il y aura de la mobilisation, des soutiens moraux ou opérationnels, de l'engagement citoyen et de la création, il sera possible, d'une façon ou d'une autre, de garder en vie les lieux alternatifs.

Home Cinéma



Once Bitten, Howard Storm, 1985.

Comprenne qui pourra,
Comprenne qui voudra.

¹<https://presse.paris.fr/pages/19570>

²<https://parislightsup.com/2021/03/10/une-offre-scandaleuse-a-5-millions-deuros-pour-le-rachat-de-la-fleche-dor/>

ROMAN-PHOTO DES NON-DITS AMOUREUX

Les images sont des fois plus parlantes, surtout grâce aux sous-titres pour les malentendants comme nous, et ont toujours plus de choses à (nous) dire... Quand seules les images restent pour pouvoir encore communiquer...



ANTHOLOGIE CINÉPHILE

Dans ces lignes, on analysera, chaque semaine, des éléments formels et/ou narratifs de la fiction de genre, majoritairement hollywoodienne. Cette rubrique, qui se veut concrète et appropriable, accompagne l'ouverture du Studio 34, le laboratoire de création cinématographique de La Clef Revival. Ouvert à toutes et à tous, le Studio 34 entend contrecarrer l'entre-soi qui gangrène l'économie du cinéma, la pandémie (surtout quand elle est instrumentalisée en faveur de lois liberticides) et, enfin, la précarisation accrue du milieu culturel. Ces notes n'attendent que d'être empoignées, enrichies, contredites par vos lectures et vos retours.

Petit inventaire (non-exhaustif) des anti-héros au cinéma (la suite au prochain numéro) :

• PROFIL 20

En France, l'affaire Stavisky va contribuer à une fascination pour les personnages qui s'infiltrent partout et qui connaissent tous les rouages pour monter en grade et dénoncer indirectement une hypocrisie sociale où les pontes et les riches ne sont pas les plus futés qui soient... Le personnage de Tafard/Gédéon (Raimu) dans *Ces Messieurs de la santé* de Pierre Colombier s'immisce dans un petit commerce et transforme celui-ci en grande surface. Il est aussi amoral que le chef de la section criminelle (Gian Maria Volonté) d'*Enquête d'un citoyen au-dessus de tout soupçon* d'Elio Petri, mais peut se montrer sympathique envers les plus démunis ou doux naïfs. Certains grands ronins des films japonais de la fin des années 60, qu'incarnera souvent Shintaro Katsu (du *Moine sacrilège* de Kiyoshi Saeki à *Hitokiri* de Hideo Gosha) dont le physique débonnaire n'est pas sans rappeler celui de Raimu, contribueront d'une certaine manière à mettre à mal les aberrations du système les contenant (de Toshirô Mifune dans *Yojimbo* d'Akira Kurosawa à Clint Eastwood dans *Pour une poignée de dollars* de Sergio Leone, tous deux inspirés par *Arlequin serviteur de deux maîtres* de Carlo Goldoni et *La Moisson rouge* de Dashiell Hammett). Ou encore celui de Gustave Lebrêche (qui porte bien son nom) [Victor Boucher] dans *La Banque Némo* de Marguerite Viel. Bref! Outre l'affaire Stavisky, toute une culture proche du roman feuilleton de Gaston Leroux (*Le Fantôme de l'opéra*) à Louis Feuillade (*Fantomas*) en passant par *Le Passemuraille* de Marcel Aymé et Maurice Leblanc (avec Arsène Lupin). Ces personnages vont au bout d'un système et de sa logique pour en dénoncer les abus.



Ces messieurs de la Santé, William F. Claxton, 1963



La Banque Némo, Marguerite Viel, 1934

«Encore une remarque. Toute analogie avec des événements et des personnages qui ont défrayé la chronique de notre temps serait à imputer à la subtile magie dont le théâtre est coutumier et par l'effet de laquelle, si souvent, même des histoires un peu folles, complètement inventées, se sont trouvées impunément copiées par la réalité!» (Dario Fo, *Mort accidentelle d'un anarchiste*)

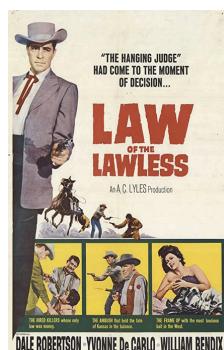
• PROFIL 21

Dan Murray interprète dans *Duel dans la boue* de Richard Fleischer un personnage plutôt lâche ou/et antipathique qui fait (enfin!) expiation quand il comprend qu'il doit tout à une femme, qu'il a jusqu'ici, pour sa réussite personnelle, dénigré socialement. Mais quand son trauma d'enfance, qui consiste à avoir vu sa mère se faire battre, est réactivé au travers de coups qu'elle reçoit d'un autre homme, il préfère « miser » sa situation sociale plutôt que continuer de céder à l'indifférence cruelle, et ce jusqu'à plonger littéralement son corps dans la fange, dans la boue et restaurer l'honneur d'une fille de joie dégradé. Ce profil d'homme rappelle *Le Médecin de campagne* de Balzac.

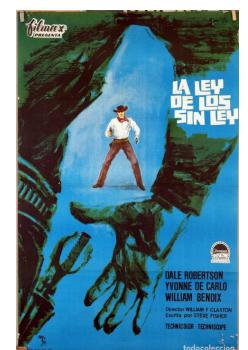
Toute la respectabilité d'un homme est malheureusement dans son image. Il perd cette dernière et il perd toute l'aura qu'il avait jusqu'ici auprès des gens. On le voit très bien avec la figure paternelle, patriarcale et despote d'une ville de l'Ouest dans *Law of the Lawless* de William F. Claxton où les fils doivent se libérer de leur amour filial et s'affranchir de leur père, ainsi que du code de respectabilité tentateur et viril que représente la vengeance — et surtout résister au m'as-tu-vu social — les menant irrévocablement à la mort!



Duel dans la boue, Richard Fleischer, 1959



Law of the Lawless, William F. Claxton, 1963



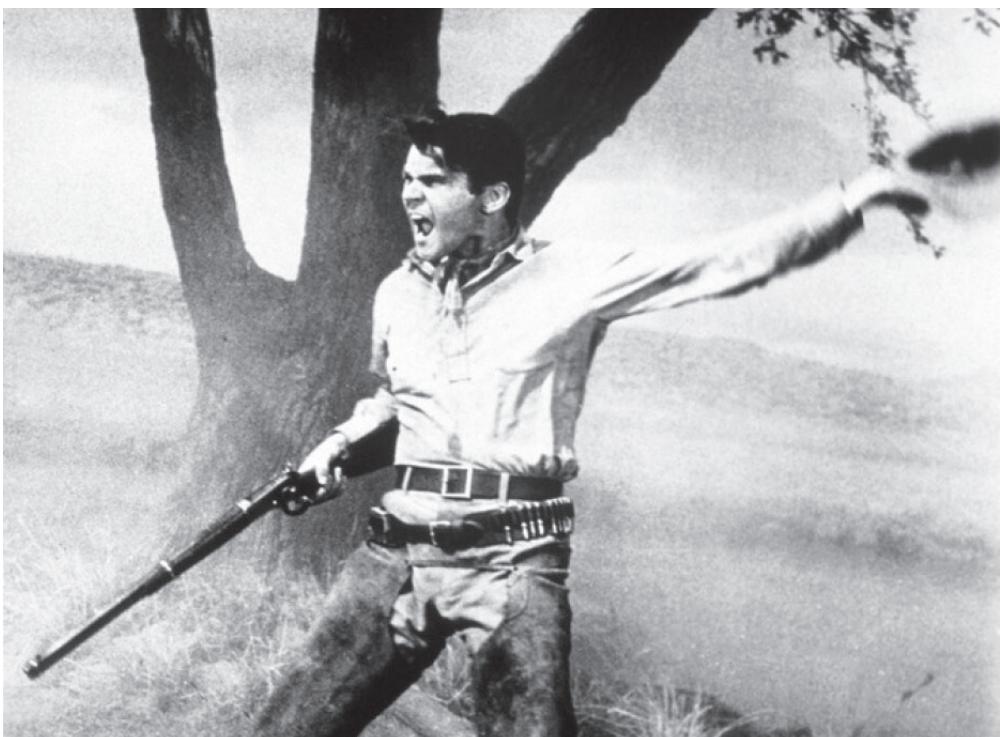
La Ley de los Sin Ley, William F. Claxton, 1963



Law of the Lawless, William F. Claxton, 1963

Don Murray interprète dans *La Fureur des hommes* d'Henry Hathaway un autre personnage polémique au sein du genre viril – le western – qui le contient une nouvelle fois. Il refuse de se battre et ne fait que fuir, remettant à plus tard l'éventuel duel tant attendu par son spectateur, voire tant désiré !

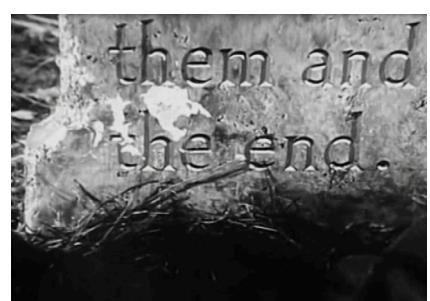
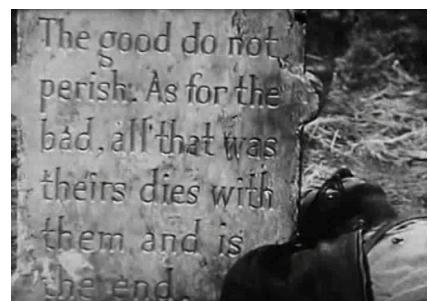
« — Vous vous en donnez du mal pour être idiot ! (...)
— Vous ne comprenez pas que tuer puisse me rendre malade ?
— Chacun a droit à son opinion. Mais une opinion ne sert à rien quand elle n'est pas de saison.
Et vos opinions sont bien hors de saison. »
(Jay C. Flippen à Don Murray dans *La Fureur des hommes*, 1958)



La Fureur des hommes, Henry Hathaway, 1958

La Fureur des hommes est un western autour de la question de l'identité et du rapport au père. Don Murray ne connaît pas le sien et c'est dans la recherche de celui-ci qu'il se construit, surtout que son image se décline, au hasard des rencontres, en différentes figures paternelles, dont l'une le poursuit. Cette dernière est, paradoxalement, inextricablement liée au sentiment du besoin paternel du héros...

D.W. (Remerciements : G.C.)



PLUS BELLE LA MORT

les morts les plus poétiques du cinéma

Mickey Rooney dans *Baby Face Nelson* (L'Ennemi public, 1957) de Don Siegel :



« Une journée de soleil et d'hirondelles...
J'ai vu le chauffeur du bateau, devant sa machine, qui saluait de la main
Et j'ai ri. Et puis je me suis remis à creuser ma tombe. »
(Malcolm Lowry, *Pour l'amour de mourir*, « Otage »).

SUR LE RING

Le Flambeur, Karel Reisz, 1974
(partie I)



Dans cette nouvelle rubrique, deux rédacteur·rice·s s'affrontent autour de l'interprétation d'un film, d'un personnage, d'une séquence ou d'un seul plan. Sur le ring, place aux délires interprétatifs, aux extrapolations, aux raccourcis, voire à la mauvaise foi... Les critiques, ici, seront synonymes de subjectivités !

Laquelle vous parlera le plus ?

Sorti en 1974, *Le Flambeur* (*The Gambler*) de Karel Reisz est une adaptation très lointaine du *Joueur* de Dostoïevski (1866). James Caan, de quasiment tous les plans, interprète le rôle d'Axel Freed, professeur de littérature addict au jeu sous toutes ses formes — machines à sous, paris sportifs, poker... Inauguré par une séquence de frénésie dépensière, au cours de laquelle Axel contracte une dette sans précédent de 44 000 dollars, le film suit les sursauts d'une descente aux enfers, entre tentatives de rédemption et pulsions de jeu.

Qu'Axel soit un personnage éminemment antipathique, douteux, dépositaire d'un lourd héritage familial, c'est une évidence. En revanche, les motifs de son insatiable besoin de flambe, voilà ce qui a fait débat, au sein de notre rédaction... Je dirai, dans les lignes qui suivent, ce que j'ai compris de ce personnage opaque et (quoique l'on pense du film) hautement stimulant.

Quand Alex gagne, il remet en jeu, quand il perd, il emprunte, et mise à nouveau. Tel est le cercle vicieux qui ballote notre flambeur de salles clandestines en casinos luxueux, de cafés mal famés en terrains de basketball, de New-York à Las Vegas. Seule une victoire peut arracher un bref sourire à ce visage sombre, et une courte accalmie à ce corps tendu. On a d'ailleurs peine à croire que cet homme est professeur de littérature, tant la concentration et l'immobilité que requiert la lecture paraissent incompatibles avec l'agitation qui l'anime.

Pourtant, c'est bien dans quelques romans, dont il fait la lecture à ses étudiant·e·s, qu'Axel semble trouver une assise philosophique à son activité de parieur. Ponctuant finement le film, la première des séquences de classe voit Axel expliquer le concept dostoïevskien du 2+2=5 à son auditoire. Ce faisant, il n'exprime rien d'autre que la force qui pousse le joueur, comme l'athlète, à tout miser sur

un geste que d'aucun dirait perdu d'avance. Dans les secondes qui précèdent le lancer de dés (ou de ballon), prend forme la certitude folle que la prise de risque peut transcender l'ordre naturel des choses, que le vouloir peut l'emporter sur le rationnel. C'est pour cet instant précis que vit le parieur — plus que pour l'argent ou pour l'adrénaline. Car la sensation procurée par le danger n'est pas le nerf de la guerre : non, ce qui habite Axel, c'est la portée existentielle du geste de flambe. Pourquoi laisser les règles du pragmatisme et de la logique l'emporter, quand le désir et l'abolition de la peur peuvent être des principes de vie ?

Pour Axel, secondaires sont les relations humaines, périphérique est son poste à l'université, inutiles sont les mots. Seule compte la mise à l'épreuve constante du réel et de ses règles communément admises : d'où sa solitude, son indiscernabilité et le caractère sans fin de sa fuite en avant. Mais le film se n'arrête pas aux frontières de son personnage : il ausculte également les répercussions de cet homme sur son entourage, et inversement. Et c'est là, précisément, que nos chemins interprétatifs, à l'autre rédacteur et à moi-même, se séparent.

Alors qu'il ferait mieux de remuer ciel et terre pour amasser les milliers de dollars qu'il doit à son bookmaker, Axel se rend au banquet donné en l'honneur des 80 ans de son grand-père. C'est qu'il y a un lien, bien plus étroit qu'on ne le pense de prime abord, entre l'activité de flambeur d'Axel et la figure du patriarche octogénaire. Ce dernier, explique son petit-fils à l'occasion d'un discours un peu trop flatteur, a fait fortune en partant de rien, après avoir quitté la Lituanie pour les États-Unis ; c'est grâce à lui si, aujourd'hui, toute la famille peut vivre dans l'opulence et la fierté d'un empire financier et familial bien établi.

Visiblement admiratif de cette parfaite figure du self-made man, Axel tente de s'en rapprocher, du moins verbalement. Il conclut son toast sur le fait que de tous les descendants, c'est lui qui doit le plus à son grand-père... Et Axel de jouer (encore une fois) sur le double-sens que revêt ce rapprochement. Car si le vieil homme l'explique par la réussite universitaire de son petit-fils, qui résonnerait avec sa propre ascension dans l'industrie, Axel sait intérieurement (et c'est pourquoi il arbore un léger sourire narquois), que

c'est en un autre point qu'il se compare à son aïeul : c'est dans les prises de risque dont a dû faire preuve l'immigré lituanien, et que le petit-fils croit réactualiser quand il joue. En plus d'être malhonnête à l'égard de ses proches, Axel dévoile ici l'illusion qui l'habite : celle qui consiste à croire qu'une vie de labeur est identique à une vie de jeu. Tout à coup, se fait évident l'orgueil de cet homme, qui se croit fruit de ses propres choix, alors que l'ensemble de ses pratiques et de ses pensées n'est rendu possible que par son patrimoine familial, qu'il soit culturel (le goût de la littérature semble être un legs du grand-père, qui cite avec aisance des vers de Shakespeare) ou économique. Car qui sauve Axel, la première fois, des griffes de la pègre ? Sa mère ! Et qui propose de payer la seconde dette, tout aussi phénoménale ? Le grand-père !

Axel s'étoufferait s'il lui fallait comprendre que ce qui l'unit à son grand-père est moins une moralité et un mérite communs qu'une dépendance et une complaisance refoulées : c'est parce que depuis et pour toujours, ses chutes sont et seront amorties par un filet de sécurité, qu'il peut jouer. Il aura beau enrober ses actes de métaphores littéraires, le masque est tombé !

À la fin du film, en prise avec le boss des bookmakers et soumis à un risque de mort, notre protagoniste se rend une nouvelle fois chez son grand-père, qui aurait, lui a-t-on dit, refusé de payer sa dette. En enfant gâté, Axel débarque en colère. Contrairement à la mère, qui a abdiqué, le grand-père tient tête à ce jeune homme hostile et mutique, qui en appelle à l'aide mais attend qu'on se soumette à lui : le vieil homme rappelle que si lui aussi, plus jeune, a eu à s'allier à des malfrats, c'était par nécessité, et non par volonté. Axel n'a rien à répondre. En quelques mots, toutes les mystifications destinées à justifier la tromperie et la violence (à l'égard de sa compagne, de sa mère, de son bookmaker, bref, de tous ses proches) volent en éclats. L'illusion dans laquelle Axel, qui se croit si subversif, a engrangé son existence, de sa conception de la liberté à celle des relations humaines, se fait jour, non sans susciter notre empathie. Oui, voir la stature et les protections de cet homme se craqueler nous procure un peu de peine. Sans père, il court derrière la figure écrasante d'un grand-père dont jamais il ne connaîtra l'ascension. Cette course, il ne la mène pas du côté de la littérature, mais du côté de la flambe : ça demande moins d'efforts, c'est plus excitant, plus séduisant (« Tu aimes ça, les odeurs sales, les malfrats, les endroits sordides », glissera-t-il à sa copine d'un air malicieux) et ça se romantise, pour peu qu'on ait quelques références bien senties.

Héros romantique en quête d'aventures et de reconnaissance, Axel l'est assurément. Quand ses proches se rebiffent, il tourne les talons et s'enfonce dans une ruelle obscure, faisant fi des alertes des passant-e-s. Avec un air de martyr, il part mettre son corps à l'épreuve des coups de couteau – donc des coups de chance. Il provoque une baston, et violente son adversaire jusqu'à obtenir une riposte. Le dernier plan du film, qui voit Axel se regarder dans un miroir, balafre sanguinolente sur la joue et sourire aux lèvres, achève de témoigner de la folie égotique de ce personnage. Cette balafre, c'est une marque, une preuve (enfin !), des risques qu'il a pris et qui le gonflent d'autosatisfaction ; c'est une marque esthétique, bien rouge, bien tracée, pérenne qui plus est. C'est une blessure que tout le monde admirera, qui lui donne une consistance, une incarnation, à lui qui n'a jamais vécu par lui-même. La douleur, c'est, après la

flambe, un nouveau moyen de se sentir vivant. Ce sourire, c'est le sourire d'un homme qui pense que parler est la marque d'une faiblesse, que les autres ne sont que des moyens, qu'être un homme, c'est frapper et être frappé.

Leurre de ce personnage dit quelque chose de la déchéance de l'American dream. Comme le personnage du grand-père, qui n'est pas exempt de toute faute ! On le voit, il se délecte un peu trop des flatteries qui lui sont faites ; il crache sans vergogne sur la compagne d'Axel, qu'il « juge pas faite pour lui. » Le grand-père aussi est pétri d'arrogance – l'arrogance de celui qui a bien capitalisé, qui a réussi et qui, les vieux jours venant, s'emploie à distribuer conseils et bons points, oubliant sans scrupules son passé mafieux.

Le mal n'est pas né avec Axel, il était dans son sang – dans les germes, en somme, d'un pays construit sur la spoliation, la réussite individuelle et l'ambivalence morale. Ce que raconte *Le Flambeur*, ce n'est pas la débauche d'une génération, à laquelle s'opposerait le souvenir béat de pères exemplaires, mais bien la généalogie de l'homme américain, du self-made man individualiste et usurier au flambeur viriliste et creux.

G.C.

- Pour connaître l'autre interprétation d'Axel, rendez-vous la semaine prochaine, même fanzine, même rubrique !

Robin Williams et Saul Bellow sur le tournage du film *Seize the Day* [Fielder Cook, 1986], adapté du roman éponyme pour le cinéma.



ANECDOTES CINÉMATOGRAPHIQUES DE LA PLUS GRANDE NÉCESSITÉ

« La littérature française moderne se penche particulièrement sur le thème de l'ennui. Stendhal y fait allusion à chaque page, Flaubert y a consacré des ouvrages entiers, et Baudelaire a été son poète essentiel. Quelle est la raison de cette orientation particulière de la sensibilité française. S'explique-t-elle parce que l'Ancien Régime, craignant une nouvelle Fronde, créa une cour qui vida les provinces de leur talent? Hormis le centre où florissaient philosophie, science, manières, conversation, il n'y avait rien. Sous Louis XIV, les classes privilégiées goûtaient les plaisirs d'une société raffinée et les gens n'éprouvaient pas le besoin d'être seuls. Puis au XVIII^e siècle, l'incarcération commença d'acquérir une signification moderne. Qu'on songe au nombre de fois où Manon et Des Grieux se retrouvaient en prison. Et Mirabeau, et bien entendu le marquis de Sade. L'avenir intellectuel de l'Europe fut imaginé par des hommes imprégnés d'ennui, par les écrits des prisonniers. En 1789, ce furent des jeunes gens sortis de la plèbe, avocats de province, écrivassiers, orateurs qui se hissèrent au centre des intérêts. L'ennui a plus de rapport avec la révolution politique moderne que la justice. L'ennuyeux Lénine, qui écrivit tant de brochures ennuyeuses sur des problèmes d'organisation, exerça brièvement un rayonnement qui lui valut des intérêts passionnés. La révolution russe promettait à l'humanité une vie captivante. Qu'engendra, une fois achevée, cette courte et brillante période? La société la plus ennuyeuse de l'Histoire. Que pouvait-il y avoir de plus ennuyeux que ces interminables dîners donnés par Staline? Les invités buvaient et mangeaient, mangeaient et buvaient, puis, à deux heures du matin, devaient assister à la projection d'un western américain. Ils avaient mal aux fesses d'être assis. La crainte leur nouait les tripes. Staline, tout en bavardant et plaisantant, choisissait mentalement ceux qui allaient recevoir une balle dans la nuque et tout en bafrant, en éructant, en gorgoillant, ils savaient ce qui les menaçait à plus ou moins brève échéance. En d'autres termes, que serait l'ennui moderne sans la terreur? L'un des documents les plus ennuyeux de tous les temps est l'épais volume des "propos de table" de Hitler. Lui aussi contraignait les gens à voir des films, à s'empiffrer de pâtisseries, à boire du café avec le Schlag tout en les blassinant de discours, de théories, d'exposé. Tout le monde crevait de peur dans la puanteur, personne n'osait aller aux cabinets. Cette combinaison de pouvoir et d'ennui n'a jamais été sérieusement examinée. L'ennui est un instrument de contrôle social. Le pouvoir est le pouvoir d'imposer l'ennui, de déclencher la stase, de mêler à cette stase l'angoisse. » (Extrait tiré du roman *Le Don de Humboldt* de Saul Bellow et cité par *Les Inrockuptibles* n°489, du 13 au 19 avril 2005).

D.W.

DES CHIFFRES ET DES LETTRES

À l'occasion de la sortie cette semaine du numéro 18 de *Kill The Darling*, nous en profitons pour fêter les 18 mois (1 an et demi) de l'occupation du cinéma La Clef !!

Cette occupation citoyenne a démarré le 20 septembre 2019 au soir. To be continued...



Les Oiseaux, Alfred Hitchcock, 1963

J.8

SOLUTIONS AUX MOTS FLÉCHÉS

images tirées des films



Le Terminator T-800 (Arnold Schwarzenegger) dans Terminator 2

La Garçonnière (The Apartment), Billy Wilder – 1960

Pulsions (Dressed to Kill), Brian De Palma – 1980

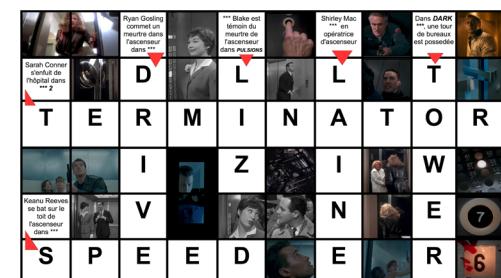
Dark Tower, Freddie Francis et Ken Wiederhorn – 1989

Terminator 2 : le Jugement Dernier (Terminator 2: Judgment Day), James Cameron – 1991

Speed, Jan de Bont – 1994

Drive, Nicolas Winding Refn – 2011

E.A.





A.D.

KILL THE DARLING

numéro 18 - 23/03/2021

KILL THE DARLING

numéro 18 - 23/03/2021

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Laura Ashton, Eunice Atkinson, Gleb Chapka,
Seth Collings, Adèle Duhoo, Chaney Grissom,
Juré n°8, Carl Willat, Derek Woolfenden.

Rédactrice en chef : Luisa Pastran

Mise en page : Luc Paillard
Maquette : Anaïs Lacombe & Luc Paillard

Façonné à La Clef (Paris, France)
Imprimé dans le quartier

Typographie :
Barlow by Jeremy Tribby
La Clef by Anton Moglia
Gig v0.2 by Franziska Weitgruber



Tous nos précédents numéros sont téléchargeables sur notre site sous leurs formes papier et web : <http://laclefrevival.com/kill-the-darling/>

LA CLEF
Revival

34, rue Daubenton, 75005 Paris

killthedarlingfanzine@gmail.com

www.laclefrevival.com
facebook & instagram : @laclefrevival
sauvequipeutlaclef.fr



MOTS FLÉCHÉS

spécial ascenseur



E.A.

KILL THE DARLING - numéro 18